

VARIATIONS SUR LES MYTHES ÉPIQUES

RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS

■ Le roi légendaire.

Nicolas Grimal, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Héritier en droite ligne des dieux, eux-mêmes descendants du démiurge, Pharaon, tout en n'étant qu'un humain, soumis aux aléas d'une vie inéluctablement précaire et limitée, reste au sommet de la hiérarchie des hommes. Sa représentation dans la société est à cette échelle, et toutes les sources le dépeignent plus grand, plus beau, plus fort, bref, sans rival et digne de représenter à lui seul le pays tout entier. Il est sans partage le héros de toutes les aventures qui célèbrent son pouvoir. Guerrier conquérant, il l'emporte sur les milliers, car la protection de ses ancêtres divins lui assure invincibilité et infailibilité. Mais, comme dans les épopées du monde classique, l'homme transparait parfois sous les habits du héros, dont on découvre les faiblesses, - faiblesses, dont il partage certaines avec les dieux eux-mêmes. La légende se consolide au fil des siècles, amenant les uns à ne conserver que leur nature divine, tandis que les autres se rapprochent de plus en plus du commun des mortels.

■ L'épopée de Gilgamesh, entre oralité, écrit et image.

Valerie Matoian, directrice de recherche au CNRS.

Depuis un siècle et demi et les premiers travaux de Georges Smith révélant l'Épopée de Gilgamesh, les orientalistes s'attachent à préciser la formation et l'évolution de ce témoin majeur des belles-lettres mésopotamiennes, à en déchiffrer le contenu et la poétique et à en proposer des interprétations.

Cette création littéraire est le fruit d'une longue élaboration, probablement à partir de récits oraux mis par écrit à partir de la fin du III^e millénaire avant notre ère. Nous connaissons une version paléo-babylonienne de ce long poème, datée du XVIII^e siècle, et une version dite standard, attribuée à Sin-lêqi-unninni, un lettré d'Uruk qui aurait vécu vers 1200 avant notre ère. Si la plupart des attestations de cette œuvre babylonienne ont été découvertes en Mésopotamie, des témoins sont connus dans des régions extérieures (Anatolie, Syrie intérieure, Levant), attestant de son succès. Certains textes témoignent d'adaptations locales et, parfois, de traductions dans la langue locale.

Ce long poème fut étudié et recopié par les lettrés du Proche-Orient ancien, mais aussi récité / chanté en public, donnant à réfléchir aux auditeurs sur les exploits de cette figure du roi idéalisé, mais aussi, et peut-être avant tout, sur la condition humaine. L'Épopée de Gilgameš n'est toutefois que l'un des textes qui permet de caractériser les différentes natures du souverain légendaire de la ville d'Uruk, Gilgameš le héros, Gilgameš le roi, Gilgameš le dieu. Nos analyses doivent aussi apprécier les rôles respectifs joués par l'oralité et l'iconographie. L'approche comparatiste alimente ainsi nos réflexions en essayant de reconnaître les possibles interactions entre traditions écrites, traditions orales et traditions figuratives qui sont autant de reflets des créations de l'imaginaire des hommes vivant dans ces sociétés. Ces différentes traditions véhiculent-elles les mêmes idées, les mêmes préférences artistiques, valorisent-elles les mêmes thèmes, et comment furent-elles reçues selon les contextes ?

■ Homère lu par le grand médecin grec Hippocrate : la luxation de l'articulation chez l'homme et chez le bœuf dans le *Corpus hippocratique* (*Articulations*, c. 8 Littré IV, 94, 14-98, 8).

Jacques Jouanna, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

À l'occasion d'une nouvelle édition du traité des *Articulations* qui doit paraître dans la Collection des Universités de France, il est montré comment l'auteur du traité des *Articulations*, faisant partie des plus grands traités du *Corpus hippocratique*, a inséré un long développement annexe sur les bœufs inspiré par une citation d'Homère, pour illustrer, par analogie, ce qu'il dit sur la luxation de l'épaule chez l'homme. Ce premier développement sur la littérature vétérinaire grecque est resté inconnu des spécialistes de l'art vétérinaire antique, d'une part parce que le vers d'Homère, qui en est la source, n'est pas transmis dans la vulgate homérique, d'autre part parce que les spécialistes font traditionnellement commencer l'art vétérinaire grec avec Aristote. Néanmoins, il n'est pas impossible que Buffon dans son étude sur le bœuf, ait eu connaissance du texte d'Hippocrate, tant son texte s'en rapproche.

■ Médée, la Colchide et la Mer inhospitalière.

Jean-Pierre Mahé, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le véritable enjeu du combat épique, c'est de conquérir poétiquement la profondeur du temps. La question se pose avec acuité à l'âge hellénistique, où les Grecs, vainqueurs sur le champ de bataille sont confrontés aux civilisations de l'Asie, d'une antiquité vertigineuse.

En choisissant la geste des Argonautes, Apollonios peut se croire assuré de remonter plus haut que les chants homériques. Mais a-t-il le pouvoir – ou simplement le projet – d'effacer l'empreinte pathétique de la Médée d'Euripide ? Pourtant, l'image primitive de la sage pharmacienne colche (dont la virginité est garantie par la vertueuse épouse d'Alcinoos) est encore nettement reconnaissable dans la tradition littéraire, d'Hésiode à Diodore de Sicile.

De plus, l'histoire de l'exploration grecque du Pont – réputé « Inhospitalier » à cause d'une traduction erronée de son nom iranien – et les fastes de l'antique royaume de Colchide nous sont aujourd'hui mieux connus, grâce aux progrès de la linguistique et de l'archéologie.

■ Homère en Étrurie : thèmes homériques dans la peinture étrusque du IV^e siècle av. J.-C.

Agnès Rouveret, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Dès le VII^e siècle av. J.-C., on observe une intégration de thèmes issus des récits épiques grecs dans la culture visuelle des élites aristocratiques étrusques, héros du cycle troyen et des *nostoi*, navigations des Argonautes, geste de Thésée, pour citer quelques exemples. Le VII^e siècle marque aussi les débuts de la peinture étrusque. Mais à l'exception de la Tombe des Taureaux (vers 530 av. J.-C.), c'est au IV^e siècle av. J.-C., que ces cycles épiques trouvent une expression figurée complexe dans deux tombes de familles aristocratiques éminentes de Tarquinia (*Tomba dell'Orco*) et de Vulci (*Tomba François*). La première en écho avec la *Nekyia* du chant XI de l'*Odyssée*, la seconde associant avec des épisodes de l'*Iliade* et du cycle troyen des thèmes empruntés au cycle thébain. Ces peintures, qui ont donné lieu à de nombreuses exégèses, illustrent de façon remarquable les procédés et les formes d'autoreprésentation des élites et leurs conceptions historiques et religieuses, au moment de la conquête romaine de l'Étrurie. Elles offrent aussi une documentation précieuse sur les grands cycles picturaux de la peinture classique grecque, comme les décors de la Stoa Poikilé d'Athènes ou de la Leschè des Cnidiens de Delphes, connus de nous par les sources littéraires, en premier lieu par la *Périégèse* de Pausanias (I, 15-16 et X, 25-31).

■ Homère et la rhétorique.

Laurent Pernot, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

On parle beaucoup dans les poèmes homériques. Les héros ne se contentent pas de se battre et de voyager, et ils prononcent des discours variés – argumentés, démonstratifs, mais aussi agressifs, enjôleurs, prolixes ou mystificateurs. Le projet épique comporte la mise en scène des pouvoirs de la parole, et les poètes insèrent des commentaires qui traduisent une réflexion approfondie sur les moyens de la persuasion et sur les qualités des orateurs. C'est pourquoi Homère fut considéré, dès l'Antiquité, comme l'inventeur de la rhétorique. On estima que, chez lui, la chose était présente avant le mot (lequel apparut plusieurs siècles plus tard), ce qui n'est pas sans poser des problèmes épistémologiques intéressants pour l'histoire de la rhétorique.

■ Les *Posthomerica* de Quintus de Smyrne : tradition, innovation, trahison.

Monique Trédé, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

On ne saurait trop souligner l'influence d'Homère sur la poésie du Bas Empire. L'*Illiade* et l'*Odyssée* n'ont jamais cessé d'être lues et copiées ce qui nous vaut de posséder 14 livres des *Posthomerica* de Quintus de Smyrne, *La prise de Troie* de Triphiodore, *L'enlèvement d'Hélène* de Collouthos.

La *Suite d'Homère* de ce Quintus dont on ne connaît à peu près rien – il prétend être né à Smyrne, l'une des patries attribuées à Homère, sans qu'on puisse en être sûr –, entend combler l'intervalle entre l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Quintus se veut fidèle à son illustre modèle dont il reprend des vers, des comparaisons, des scènes typiques. Mais son imitation n'évite pas les variations savantes et son effort pour renouveler les thèmes épiques aboutit à des scènes tout à fait étrangères à l'esprit de l'épopée homérique – ce qu'on étudiera sur quelques exemples.

■ L'*Africa* de Pétrarque : le chef-d'œuvre toujours *in fieri* ?

Pierre Laurens, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

L'*Africa* est la grande œuvre de la jeunesse de Pétrarque. Cette épopée de 6729 hexamètres est restée, comme on sait, inachevée et son auteur, comme Virgile, a voulu un moment la livrer aux flammes. Conçu en 1338 à Vaucluse,

les premiers livres, achevés en 1341 lui valurent le laurier capitolin. Entre 1341 et 1342, Pétrarque travailla à son poème avec tant d'ardeur qu'il le porta à un quasi achèvement. Mais après la mort de Robert d'Anjou, le dedicataire, l'*Africa* tomba dans une phase de lassitude, coupée de périodes de remaniements et de finissage. De ce fait, le poème inachevé se présente, plus que comme une œuvre homogène et unitaire, comme une série de grands cadres parfaitement achevés mais grevés d'un doute méthodique confié à un corpus de notes, retrouvées aujourd'hui, que Pétrarque avait portées dans les marges de son exemplaire de travail. Mais sur le plan culturel le poème conserve intact le message de vérité historique, philosophique et humaine qui conquiert les contemporains et constitua les lignes de développement de la future culture humanistique. Et sur le plan de la réussite poétique, les parties achevées sont belles comme du marbre.

Tandis qu'une partie de la recherche actuelle s'intéresse à la portée idéologique de l'épopée, substituant à l'utilisation fasciste du message prétrarquien une approche résolument « postcoloniale », notre intervention se limitera au domaine de l'écotique. Une première partie de l'étude rassemblera les éléments concernant la genèse du poème. La deuxième examinera plusieurs des problèmes cruciaux restés en souffrance touchant la structure des neuf livres. La troisième, prenant pour référence la découverte en 1950 du *Laurentianus Acquisti e doni* 441 (Lr) étudié par Vincenzo Fera, s'emploiera à définir la tâche de l'éditeur contemporain.

■ Une épopée latine du XII^e siècle sur Alexandre le Grand, pourquoi faire ?

Jean-Yves Tilliette, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Au début des années 1180, le chanoine Gautier de Châtillon, jusqu'alors connu comme poète satirique, entreprend à la demande de l'archevêque de Reims, Guillaume aux Blanches Mains, oncle du roi Philippe Auguste, de raconter en vers épiques latins « la geste du capitaine des Macédoniens » (*Gesta ducis Macedum*), Alexandre le Grand. Ce poème en dix chants de quelque 5500 hexamètres, intitulé *Alexandréide*, rencontre un très vif succès, puisqu'il en vient dès le XIII^e siècle à supplanter dans le programme des écoles supérieures l'*Énéide* même de Virgile. On peut se demander ce qui explique la faveur dont jouit un texte difficile, et inactuel dans sa forme comme par son contenu. La réponse que l'on apportera à cette question est triple. Le poète poursuit d'abord un projet esthétique, celui de rivaliser avec les grands modèles antiques, qu'il pastiche avec talent, comme avec les *Romans d'Alexandre* en ancien français qui amorcent alors leur carrière triomphale ; il répond à une intention politique, celle de proposer au jeune roi, porteur du prénom macédonien de Philippe, de suivre les traces d'un ancêtre symbolique, conquérant victorieux de l'Orient ; enfin, plus soterrainement, il offre une leçon spirituelle en suggérant, au moyen du remploi très habile de motifs épiques classiques comme ceux de la description d'œuvres d'art ou *ekphrasis* et de la descente aux Enfers ou catabase, que la

plus haute gloire chevaleresque est vaine et périssable au regard des vérités de la foi.

■ La légende de la France : La *Franciade* de Ronsard.

Yves-Marie Bercé, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La légende de la souche troyenne des rois de France, imitée de l'Enéide aux origines de Rome, était au cours du XVI^e siècle rejetée par les historiens et désormais revendiquée par les poètes. Elle fut alors reprise par Ronsard dans l'épopée de la *Franciade*, histoire de la naissance fabuleuse des rois de France, issus de Francus, fils d'Hector. Publiée en 1572, le récit était inachevé, ses quatre livres s'arrêtant à la venue de Charles Martel.

La transmission de la légende et ses transformations à travers les siècles sont bien connues. Le texte de Ronsard avait été édité et commenté par Paul Laumonier en 1958 ; il a été analysé dans les thèses littéraires récentes de Denis Bjaï et Adeline Desbois-Ientile. Leurs travaux ont exposé les intentions poétiques et politiques de Ronsard, son imitation des auteurs antiques le posant en « vainqueur des Romains et des Grecs » selon la boutade de son secrétaire Amadis Jasmyn. Dans la conjoncture des guerres de religion, son œuvre fut peu remarquée.

L'attention peut plutôt s'arrêter sur la pratique réelle ou supposée des prophéties. Un don magique serait accordé à certaines princesses au comble de la passion amoureuse ; elle leur permet d'observer les âmes en attente de re-incarnations et de reconnaître les destins qui leur sont assignés dans la suite déterminée des Temps. Elles savent y distinguer les futurs rois de France avec leurs tristes ou glorieux succès dans l'histoire à venir et peuvent les révéler à leur ancêtre, Francus, magnifique héros échappé des ruines de Troie.

■ Baybars, du sultan au héros de « roman ».

Jean-Michel Mouton, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Le *Roman de Baybars* est un récit populaire aux variantes nombreuses qui s'est transmis oralement en Syrie et surtout en Égypte, jusque dans la seconde moitié du XX^e siècle. L'édition récente du texte et de ses variantes et les études nombreuses qui lui ont été consacrées montrent que ces « histoires » qui prennent pour héros un des premiers sultans mamlouks, Baybars (r. 1260-1277), ont en fait été élaborées essentiellement au XV^e siècle et n'entretiennent que des liens très ténus avec le personnage historique. Toutefois il a été récemment

démontré que les strates les plus anciennes du récit datent de la fin du XIII^e siècle et portent sur la transition politique entre les Ayyoubides et les Mamlouks afin d'affirmer la légitimité des nouveaux gouvernants. La communication s'efforcera d'apprécier, à partir d'une relecture de ces premières strates, l'exploitation historique qui peut en être faite pour nourrir précisément l'histoire du règne de ce fameux sultan et pour évaluer l'apport du personnage historique dans la construction du héros.

■ L'épopée et le bouddhisme. L'exemple du Japon.

Jean-Noël Robert, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les Japonais, comme la plupart des japonisants, n'auront aucune difficulté à admettre que la littérature japonaise présente au moins une œuvre qui puisse s'inscrire sans contredit dans le genre épique : le célèbre *Heike-monogatari* ou « Dit de la maison des Taira ». Nous avons la chance de posséder sur l'origine de ce vaste récit un témoignage contemporain datant de 1330 qui le situe sans ambiguïté dans un contexte bouddhique. Cela est d'autant plus étonnant que la matière en est avant tout guerrière et que l'œuvre fait aussi partie d'un genre médiéval bien attesté que l'on englobe sous l'appellation de « récits militaires » (*gunki-monogatari*). Cette contradiction apparente nous donnera l'occasion de réfléchir à la définition du genre épique, à nous interroger sur le paradoxe de son absence en Chine et de sa réapparition au Japon, paradoxe qui pourrait être résolu par une relation concrètement attestée avec le riche genre épique indien. Nous aurions ainsi un lien essentiel entre bouddhisme et genre épique au Japon, lien clairement démontré par la structure même de l'œuvre ainsi que par sa fonction rituelle. Ce fait nous conduira à esquisser brièvement en conclusion une comparaison avec le Tibet et la Corée, pays où l'épopée a connu une évolution fort différente.



Villa Kérylos. Détail de la fresque du péristyle illustrant la mort de Talos. On y reconnaît les Boréades, Zétés et Calaïs, assis à la proue d'un navire.